NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

72 Nº 4 1950

Le sens catholique du travail et de la civilisation

André DE BOVIS (s.j.)

p. 357 - 371

https://www.nrt.be/en/articles/le-sens-catholique-du-travail-et-de-la-civilisation-2687

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

LE SENS CATHOLIQUE DU TRAVAIL ET DE LA CIVILISATION

Parler du travail et de la civilisation dans des perspectives chrétiennes est une entreprise dépourvue d'originalité, surtout en ces dernières années. En effet, les livres qui ont traité ou effleuré le sujet sont nombreux. Leur nombre cependant ne décourage pas les auteurs nouveaux qui connaissent bien l'abondance d'une production qu'ils n'hésitent pas à accroître (1). Leur exemple en cette matière sera notre excuse, mais il réduira notre tâche à de modestes proportions. Elle sera tout simplement de rassembler et d'ordonner, autant que faire se peut, les idées qu'un chrétien ne saurait ignorer.

C'est un fait, le travail et la civilisation soulèvent aujourd'hui devant l'esprit un certain nombre de problèmes. Tout se passe comme si l'homme s'éveillait à une découverte : il s'aperçoit d'une part qu'il travaille — c'est même l'occupation la plus constante de sa vie —, et, d'autre part, il constate que son travail produit des résultats divers dont l'ensemble forme ce qu'on nomme la civilisation.

Découverte que l'on s'étonne de voir si tardive, mais qui est si décisive que la philosophie elle-même se fait un devoir de réfléchir sur cet objet relativement nouveau pour elle (2). Pourtant — on s'en doute — les philosophes de profession ne sont pas le plus immédiatement intéressés par le problème. De tout côté, se font entendre des voix diverses et discordantes. Les uns s'affligent du développement de la science et du développement parallèle de la civilisation. « Celui qui augmente sa science augmente sa douleur » disait déjà l'Ecclésiaste (3) et Max Scheler a repris un instant ce thème (4), tandis que certains, constatant que l'énergie dépensée au profit de la civilisation matérielle n'est pas équilibrée par une égale énergie mise au service de la moralité (5), présagent la déchéance (6). Les autres, la majorité,

(1) « Rien qu'en parcourant la bibliographie du sujet depuis la guerre 1914-18, on demeure impressionné. Les noms de J. Haesslé, E. Borne, J. Leclercq, M. D. Chenu sont assez connus. Et il en est des dizaines d'autres » : G. Thils. *Théologie des réalités terrestres*, I, *Préludes*, p. 185. L'auteur de ces lignes cite encore Berdiaeff, *Le sens de l'acte créateur*. Ajoutons enfin les pages de J. Mouroux, dans le *Sens chrétien de l'homme*, 1945, et la plaquette de R. Brunet, *L'honneur du travail*, 1943.

(2) Voir l'article récent de R. Ruyer, *Métaphysique du travail*, dans la *Revue de Métaph. et de Morale*, Janvier-Avril 1948. Hegel a touché ce point dans la *Phénoménologie de l'Esprit*.

(3) *Eccl.*, I, 18. — (4) *Le sens de la souffrance*, Paris, p. 333.

(5) Cfr H. Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, et Al. Carrel, *L'homme cet inconnu*.

(6) M. De Corte, cité par H. de Lubac, *La recherche de l'homme nouveau*, dans les *Etudes*, 1947, p. 13, note 1.

entonnent des hymnes enthousiastes à la gloire de la Terre et de l'Homme. Bien plus, d'aucuns pensent que le développement de la civilisation par les techniques est le présage d'un âge nouveau et meilleur (7). Toutefois un léger frisson semble transir la ferveur de ces néophytes, car il est impossible d'ignorer que le travail et la civilisation ont à leur passif un grand nombre de misères (8), et qui sait si, demain, ils ne prendront pas à tâche la destruction même de l'humanité ?

Dans ces attitudes se manifeste parfois plus de sentiment que de réflexion. Le chrétien a autre chose à faire que de se rallier à des entraînements collectifs « pour » ou « contre ». Il lui faut penser pour vivre. Si la philosophie, sur ce point, peut lui être de quelque secours, c'est en lui rappelant les conditions à remplir afin de penser droitement (9). Mais pour ce qui est de la substance même des choses, c'est à l'Eglise qu'il faut la demander, elle seule ayant de l'homme cette connaissance divine et cette expérience multiséculaire nécessaires pour ne pas errer en demeurant sur le plan concret. Nous lui demanderons sa pensée sur trois points : sur la création matérielle d'abord, — sur la nature de l'activité humaine, travail et civilisation, — sur la signification du mouvement historique qui entraîne le travail et la civilisation.

I

Il n'est pas superflu de prendre mesure de la pensée chrétienne en face de l'humble matière, par opposition à l'esprit. L'attitude que l'on prend à l'égard de celle-là commande la solution que l'on accepte sur les deux autres points : si la matière est sans valeur, comment le travail et la civilisation n'en seraient-ils pas dépourvus ?

Or, la pensée de l'Eglise est nette. Bien loin de témoigner d'une quelconque défaveur à l'endroit du monde matériel, elle lui a toujours manifesté, malgré l'ascèse pénitentielle, une sympathie déterminée, allant jusqu'à prendre sa défense contre ses détracteurs (10). C'est qu'il y a en effet — si étonnant que cela paraisse — une insurmontable et vaniteuse tendance chez l'homme à se grandir à ses propres yeux et aux yeux des autres, en méprisant cette partie de lui-même au

(7) Ainsi le marxisme en général. Cfr Lénine, *Marx, Engels, le marxisme*, Ed. Soc. Internationales, 1935, pp. 233-239. — M. Cachin, Ouverture de la première législature, séance du 13 janvier 1948.

(8) Entre beaucoup d'indices, le roman de Steinbeck et le film qui en a été tiré : *Les raisons de la colère*.

(9) L'article de R. Ruyer est éclairant. Il souligne à juste titre que le travail inclut l'exercice de la liberté et par conséquent le choix des valeurs.

(10) Cfr Denzinger, *Enchiridion...*, nos 36, 236, 242.

service de laquelle il faut bien dépenser tant de temps et d'ingéniosité. Pour justifier ce mépris, les motifs se présentent en foule; la philosophie et l'expérience les répètent à l'envi. Notre époque, en cela, est semblable aux temps passés. Sans doute, dans nos régions, l'hymne à la Terre est clamé d'une voix si puissante qu'il couvre toutes les autres voix. Mais elles existent pourtant, ces voix un peu dédaigneuses à l'égard de la matière : ce sont les philosophies de l'Orient, dont l'influence atteint aujourd'hui la pensée occidentale, comme autrefois elle se faisait sentir à travers le gnosticisme (11). De plus, pour d'autres raisons et dans un autre contexte, on perçoit, du côté de l'existentialisme athée, quelque mépris pour l'être opaque du monde (12).

Mais la pensée catholique ne s'est pas laissé émouvoir par ces accents anciens et toujours nouveaux.

Elle a, pour garantir et justifier sa fermeté, deux bonnes raisons : le dogme de la création et celui de l'Incarnation.

Dès lors en effet que Dieu se révèle comme la source des simples choses de la Terre (13), il n'est plus possible de les dévisager avec la suffisance de l'homme de condition en face du roturier au Grand Siècle. Ce n'est pas rien pour la matière que de venir de Dieu. Aussi le chrétien, comme le juif autrefois, déchiffre-t-il avec un enthousiasme religieux les signes matériels qui racontent la gloire et font pressentir la magnificence de Dieu (14). Plus tard, saint Paul exprimera de façon plus abstraite le motif qui concilie à la matière la faveur des chrétiens (15). Mais peu importe la forme; le fait est là : admirable est le monde, manifestation visible du Dieu invisible (16).

Désormais, le danger est bien plutôt que la nouveauté et l'originalité de cette doctrine s'émoussent autant que son caractère religieux. Pourtant notre amitié avec le monde est assise en profondeur, non pas seulement sur le fait que le monde nous est devenu moins menaçant et plus familier grâce à la science, mais sur une certitude révélée. Le monde matériel est reflet de Dieu, il est un miroir imparfait, mais un miroir quand même, de ses perfections.

Alors la matière cesse d'être un décor sans consistance ou une prison injustifiable.

Bien plus, dans le mystère de l'Incarnation, la création matérielle s'irradie d'une autre clarté, celle du Dieu qui vient inscrire sa Divinité

(11) Cfr O. Lacombe, *L'absolu selon le Védanta*, Paris, 1937, 1re partie, ch. 1er, *L'Etre*.
(12) Par exemple J. P. Sartre, *La Nausée*, *l'Etre et le Néant*.
(13) *Genèse*, I et II. — *Sagesse*, XIII, 1-9. — *Actes*, XIV, 16.
(14) *Ps.*, XVIII, 2.
(15) *Ro.*, I, 20.
(16) Cfr S. Grégoire de Nysse, *In hexaemeron*, *P.G.*, XLIV, 76 B, 81 D.

dans la terrestre banalité. S'adressant au chrétien le jour de la Nativité, saint Léon s'écrie : « Reconnais, ô chrétien, ta dignité ». On doit adresser la même invitation à la nature entière. Ce serait en effet réduire la naissance de Dieu à de minces proportions en ce monde que de l'assimiler de tout point à la naissance de l'un des hommes. Le dessein éternel de l'Incarnation a ordonné toutes choses vers le Christ et la substance même des êtres en est atteinte, refondue, métamorphosée en quelque sorte. La matière n'est plus seulement, comme le pense l'esprit profane, un faisceau de forces impersonnelles. Celles-ci sont dominées, leur activité est harmonisée en chaque parcelle du monde par le Christ à venir, pour le Christ qui vient, Loi Suprême et Unique. Et, si un jour, comme l'annonce saint Paul, tout est récapitulé dans le Christ, terres et cieux, c'est bien parce que les terres, les cieux, la matière en un mot, portent dans leur structure la référence impérissable au Verbe Incarné. Les simples choses de notre monde cessent, peut-on dire, de « n'être que ce qu'elles sont » et deviennent, en outre, pour le Verbe Incarné. Elles sont ce qu'elles sont, mais elles sont aussi, dans leur étoffe ontologique, vouées au Christ.

Métaphores! dira-t-on. Métaphores, il est vrai, qui s'efforcent de traduire une réalité des plus concrètes, difficilement exprimable. Aussi bien ne peut-il être question de dire ici comment il faut comprendre l'amplitude universelle, le retentissement séculaire de l'Incarnation sur l'ontologie de la matière; il s'agit seulement pour nous de reconnaître un fait attesté par la pensée chrétienne (17).

Désormais donc, l'estime témoignée à notre monde matériel s'accompagne aussi de vénération, car nous ne saurions oublier que la matière a été faite berceau de Dieu pour être servante de la Miséricorde.

Et si, d'aventure, nous nous laissions aller à méconnaître la sympathie respectueuse qui est due à notre sol, à nos paysages, aux élémentaires substances, l'existence des sacrements nous rappellerait la noblesse d'une matière que le Verbe de Dieu ne juge pas trop basse pour servir d'instrument à son action. Telle est principalement la leçon que nous dispense l'Eucharistie, « potissimum sacramentorum » (18), où la matière montre, cache et supporte la Présence Réelle. Aussi les sacrements nous sont-ils, aux clartés de l'Incarnation, le témoignage permanent de la valeur des simples choses terrestres (19).

Par voie de conséquence, la lumière jetée sur le monde matériel

(17) Saint Irénée, saint Athanase, saint Grégoire de Nysse, saint Cyrille d'Alexandrie entre autres. Cfr L. Malevez, *La philosophie chrétienne du progrès,* dans la *Nouv. Revue Théol.*, 1937, pp. 378-380. — *L'Eglise dans le Christ,* dans les *Recherches de science religieuse,* 1935. — E. Mersch, *Le corps mystique du Christ,* I, pp. 376-377. — etc...

(18) S. Thomas, *III*ª, q. 65, a. 3, c.

(19) S. Thomas, *S.c. G.*, q. 4, a. 56.

par le dogme de l'Incarnation reflue sur le dessein créateur et l'enveloppe de clartés plus douces. Certes, il suffit du dogme de la création pour faire apprécier au chrétien la matière simple et humble.

Mais peut-être une telle pensée, un peu froide, lui laisserait-elle une certaine méfiance à l'égard d'un monde qui n'est pas seulement simplicité et humilité, mais qui est aussi brutalité aveugle, si, à travers l'Incarnation, il ne découvrait la matière comme l'œuvre d'un Dieu aimant, comme un signe de la « *benignitas et humanitas Dei nostri* ».

« Le monde est en vue de l'homme », disait saint Cyrille de Jérusalem, comme s'il s'agissait d'une toute simple évidence (20). Est-ce bien sûr ? Cela n'est pas évident à l'homme naturel qui réfléchit à sa position dans le monde. Bien éloigné de cette évidence apaisante, il éprouve, à se voir dans le monde, quelque inquiétude ou du moins quelque dépaysement (21). L'univers, en effet, c'est, pour le païen de tous les temps, l'esquif inexplicable sur lequel un beau jour on s'éveille à l'existence, par le jeu d'inintelligibles coïncidences. Au contraire, grâce à la Révélation, le monde nous devient fraternel (22). La matière nous est amie parce qu'elle est l'instrument d'un avenir surnaturel et béatifique, le terrain où l'Amour de Dieu nous rencontre.

C'est ainsi que l'Eglise, quand elle réfléchit sur la matière, se justifie l'estime et le respect qu'elle a voués à la Terre (23). Mais, « les exemples vivants sont d'un autre pouvoir », et, si l'Eglise avait besoin d'un encouragement, elle le trouverait dans l'exemple du Verbe Incarné. En écoutant parler le Christ, avec tant d'exactitude et de simple poésie, de notre terre où les moissons blanchissent, où le couchant rougeoie, où les lys des champs sont plus somptueusement vêtus que le roi Salomon, où les oiseaux jouent dans le ciel, insouciants de l'avenir, nous apprenons à aimer le monde coutumier, signe discret mais réel de la grandeur et de la bienveillance divines.

L'univers est donc œuvre grande et belle. Cet aveu ne s'inspire d'aucun optimisme béat, il n'est pas le fruit d'un heureux tempérament. Loin de là. Il y faut une conversion, la conversion à l'Amour; il y faut une confession, la confession de la Charité divine dans l'Incarnation. Un tel aveu n'est donc possible que porté sur les ailes de la reconnaissance, de l'action de grâces. Ce n'est pas une mince affaire

---

(20) *Catéch.*, XII, 5; *P.G.*, XXXIII, 732 A.

(21) « Neque enim omnia deus homini fecit ». Sénèque, *Quaest. Nat.*, 7, 30, 3. — De nos jours, le sentiment de dépaysement s'est déplacé du monde de la matière, d'où la science et la technique l'ont banni, au plan de l'existence. Ainsi, chez les existentialistes français et allemands, le fait est très apparent, Toutefois, plus d'une page de *la Nausée* trahit encore le même sentiment à l'égard de la matière elle-même.

(22) La Liturgie chante qu'à la Nativité les cieux sont devenus doux et fluides comme le miel, *melliflui*.

(23) Nous trouvons les mêmes considérations chez J. Mouroux, G. Thils, R. Brunet, *op. cit.*

et l'on comprend que le non-chrétien, parce qu'il ne peut s'y résoudre, ne peut davantage faire sienne une sympathie pour le monde sans arrière-pensée.

II

Si l'Eglise ne manifeste aucune hostilité à l'égard de la matière, son attitude est-elle la même à l'égard de l'activité humaine qui prend pour objet la matière, à l'égard du travail sous toutes ses formes ? Cette question est plus complexe que la précédente et la réponse varie, selon qu'on envisage le travail de l'homme comme une réalité naturelle ou qu'on essaie d'en mesurer la profondeur surnaturelle.

Toutefois, avant de proposer une réponse, il convient de préciser de quoi l'on parle exactement. Qu'est-ce donc que le travail ? On peut le décrire sommairement comme l'activité physique par laquelle l'homme transforme les objets du monde pour les mettre à son service; c'est le travail manuel. Si l'on envisage l'activité intellectuelle qui s'intègre à ce dernier ou qui se déploie pour elle-même, en vue d'élucider les tâches concrètes ou la structure du monde, c'est le travail intellectuel. Cependant le travail ainsi décrit recouvre des réalités fort différentes : le travail forcé, le travail à la chaîne, le travail artisanal, le travail de l'écolier, le travail de l'inventeur. Le travail, dans certains cas, est le simple équivalent de l'énergie fournie par une machine, l'homme n'a d'autre rôle que celui des bielles et des engrenages. A l'autre extrême, c'est le travail créateur. Le premier est-il encore un travail au sens véritable, c'est-à-dire un travail humain ? Non, si l'essence de l'homme ne trouve plus à s'y engager, si sa liberté reste totalement étrangère à sa besogne. C'est qu'en effet le travail humain est celui où joue la liberté si peu que ce soit (24). Mais la liberté de l'homme peut jouer de bien des manières. Ce n'est pas nécessairement dans la création technique ou métaphysique qu'elle se déploie au mieux; ce peut être tout simplement et plus vraiment dans le consentement à une tâche odieuse. En tout cas, le travail cesse d'être travail et devient pure mécanique dès lors que la liberté renonce à le prendre à son compte, n'y trouve plus le moyen d'accéder à quelque valeur (25). Aussi l'activité laborieuse ne peut-elle prendre un sens qu'à travers la liberté de l'homme, qui accepte ou refuse les valeurs que le travail fait entrevoir.

Quant à la « civilisation », ce terme indique l'ensemble complexe des résultats auxquels parvient le travail sous toutes ses formes. La civilisation comporte en outre un aspect de moralité dont le niveau varie et qui sert en général de critère pour apprécier les diverses civilisations.

(24) R. Ruyer, *art. cité*, p. 35-36.
(25) R. Ruyer, *art. cité*, p. 39, 44, 210.

Revenons donc à la question posée : que pense l'Eglise du travail humain ? pour quelles raisons ? à quelles valeurs le travail permet-il d'accéder pour que soit justifié son exercice ?

La pensée chrétienne a accepté avec faveur la perspective du travail pour tous les hommes, et cela, pour des raisons d'autorité. Le souvenir des paroles de la Genèse ne se perdait point et l'on entendait retentir le précepte de Dieu à Adam pécheur : « C'est par un travail pénible que tu tireras du sol ta nourriture tous les jours de ta vie » (26).

De plus, le Christ vint en ce monde et l'Evangile garde le souvenir de son travail (27). C'est encore une raison d'autorité, mais plus douce, l'autorité de l'exemple. On lit encore les paroles du Seigneur qui recommandent plus ou moins directement le travail (28). Enfin, les Apôtres, saint Paul ont travaillé (29). Raisons d'autorité encore.

L'Eglise n'a rien renié de ces obligations et elle ne témoigna jamais d'aucune faveur envers les paresseux, même quand ils se réclamaient de la prière pour justifier leur fainéantise (30). Elle ne fit pas droit non plus aux détracteurs du travail intellectuel (31) ; bien plus, elle se glorifie d'avoir toujours encouragé la recherche (32), sans ignorer pour autant — n'en déplaise à Wyclef — le risque à courir, l'orgueil.

Il faut donc travailler, on ne saurait en douter. C'est un commandement dont la force s'appuie sur l'autorité de Dieu, sur celle du Christ, sur celle de l'Eglise. Le travail n'est pas seulement une nécessité vitale, un instinct ou même un plaisir, il est valeur morale, il est Devoir.

Mais voici que les enfants de l'Eglise ont grandi avec le monde qui les porte et, s'ils consentent volontiers à s'entendre répéter le devoir qui leur incombe, ils aimeraient aussi en mieux comprendre la portée.

D'ailleurs, il faut bien qu'ils la posent cette question, car on l'agite autour d'eux et ils entendent donner des réponses fort diverses. Le travail, disent les uns, est la promesse d'un monde meilleur : travaillons donc à force (33). Le travail, disent les autres, ne sert à rien : travail et civilisation passeront comme l'ombre, dès maintenant ils sont vides de toute substance, comme les jeux de l'enfant (34). Le

---

(26) *Gen.*, III, 17.
(27) Luc, II, 8.
(28) Par ex. Matth., XXV, 14.
(29) *II Thess.*, III, 6; *Actes*, XX, 34; *I Cor.*, IV, 12; etc...
(30) J. de Guibert, *Doc. Ecclesiastica christianae perfectionis...*, nos 83, 222, 403.
(31) Par exemple Wyclef, D. 609.
(32) Entre beaucoup de textes, on peut se rapporter au concile du Vatican, D. 1799, et à l'encyclique *Immortale Dei*, D. 1878-1879.
(33) Le stakhanovisme, le fordisme sont l'expression de cette conception. Cfr R. Brunet, *op. cit.*, p. 13.
(34) Cfr L. Malevez, *La vision chrétienne de l'histoire*, I, *La théologie de Karl Barth*, dans la *Nouv. Rev. Théol.*, 1949, p. 127. — On trouve un sentiment analogue chez des savants. Cfr les paroles de Jeans, citées par P. Teilhard de Chardin, dans les *Etudes*, Mai 1946, p. 151-152.

travail, dit la foule, est une corvée qu'il faut supprimer; l'avenir est aux « loisirs ».

De plus, le désir de mieux comprendre notre univers humain nous met la même interrogation sur les lèvres. Car enfin, si Dieu commande de travailler, si le Verbe Incarné lui-même se met à la tâche, il doit y avoir à cela quelque profonde raison. Le travail ne peut être un devoir que dans la mesure où il nous permet de participer à des valeurs qui sans lui nous resteraient étrangères. Dieu lui-même, dans sa sagesse, l'imposerait-il, s'il n'était qu'une activité vaine, l'assumerait-il personnellement, s'il n'était qu'une forme de l'instinct de conservation ?

Quelles sont donc les valeurs dont le travail est l'instrument efficace ? Elles appartiennent à deux catégories : valeurs naturelles, valeurs surnaturelles. On soulignera séparément ces deux points de vue, sans oublier pour autant l'unité du plan de Dieu, sans méconnaître que les valeurs naturelles, dans l'ordre historique, sont ordonnées aux grandeurs surnaturelles.

* * *

Considérés sous leur simple aspect naturel, le travail et la civilisation sont une coopération à l'œuvre de Dieu, créateur de la matière et de toutes les choses visibles.

N'est-ce pas là une image glorieuse, agréable à notre vanité, mais peut-être illusoire ? En aucune manière, car le monde remis entre nos mains par Dieu est comme une masse informe, sinon indifférenciée, prête à tous les devenirs. La terre est faite pour l'homme, cela est vrai; mais que l'homme a dû s'y trouver mal installé aux premiers jours! Incapable par elle-même de se faire à ses nouveaux habitants, de les aider, la terre attend avec patience que ceux-ci la prennent en charge, l'apprivoisent, lui permettent de servir l'homme comme elle en a reçu mission.

Dieu a donc achevé le monde au sixième jour, comme un tisserand achève la chaîne d'une étoffe. Il reste à l'homme la charge de faire la trame. N'est-ce pas le sens que nous lisons dans le récit de la Genèse : « Yahweh Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir sur la terre et il n'y avait pas d'homme pour cultiver le sol » ([35]) ? Déficit que Dieu comble en créant l'homme et en lui fournissant la tâche : « cultiver et garder le jardin d'Eden » ([36]). Voici donc que l'univers est livré à l'homme, afin qu'il en soit le gardien, et aussi l'ingénieur, pour amener l'univers à une perfection plus grande.

Or, la perfection des êtres consiste à ressembler à Dieu autant qu'ils

(35) *Gen.*, II, 5. A. Lefèvre, *Bulletin d'exégèse de l'A.T.*, dans les *Recherches de Sc. Religieuse*, 1949, p. 462.
(36) *Gen.*, II, 15.

peuvent (37). Cela est vrai aussi de la matière, mais elle ne le peut qu'à travers l'homme. Le travail de celui-ci l'humanise, l'imprègne d'esprit (38), la rend plus douce à notre égard, un peu semblable à l'image de Dieu qui veut notre bien. Ainsi le grand effort poursuivi depuis tant de siècles, dans sa tendance du moins, répond à une attente divine. Ce n'est donc point vain passe-temps que de se vouer à la recherche technique, scientifique, à toutes les besognes qui la soutiennent (39). Le travail, déclarait récemment Pie XII, « poursuit l'œuvre commencée par le Créateur » (40). « Commencée », rien n'est plus exact, et non pas « terminée ». La méthode d'achèvement est simple, c'est le travail dont « la fécondité et l'efficacité sont telles que l'on peut affirmer sans crainte de se tromper qu'il est la source unique d'où procède la richesse des nations » (41).

S'étonnera-t-on de voir Dieu nous laisser seuls au « jardin », pour que nous le cultivions à notre gré et coopérions ainsi à l'achèvement de l'œuvre divine ? Que dira-t-on alors si l'on voit Dieu inviter l'homme à coopérer à l'achèvement de son œuvre surnaturelle par l'apostolat et l'administration des sacrements ? Si nous pouvons aider Dieu à sauver l'humanité, nous pouvons bien l'aider à aménager la création matérielle. « *Dei enim sumus adiutores* », peut-on dire en transposant la parole de saint Paul sur le mode naturel (42).

Auxiliaire de Dieu, le travail l'est encore parce qu'il fait le milieu où va se développer la plante humaine, parce qu'il construit la société. Sans doute, l'homme est-il un animal sociable au sortir des mains de Dieu, mais encore faut-il « devenir ce que l'on est » et la société est toujours un espoir plus qu'une réalité. A construire cet espoir, le travail de l'homme s'évertue et, dans ce but, son activité s'ingénie à forger les moyens qui permettent, matériellement du moins, de faire la société : inventions techniques depuis la roue jusqu'à la télévision. On peut se réjouir ou s'affliger de ces faits. Il n'importe. Avant de s'adonner au lyrisme ou aux lamentations, il vaut mieux constater que les hommes ne peuvent devenir société sans moyen de communication. Et c'est le travail qui les crée, qui les entretient, c'est donc à lui, pour une part, que revient la responsabilité de construire la société.

D'ailleurs, plus immédiatement, plus humblement et plus profondément, l'activité laborieuse contribue très universellement à créer les premiers liens sociaux. Car, il ne faut pas s'y tromper, une société

(37) Pseudo-Denys, *De cael. hier.*, III, 2; *P.G.*, III, 165 B.
(38) Hegel a noté cela. Cfr J. Hyppolite, dans les *Temps modernes*, Avril 1947, p. 1288. — Dans le même sens, Léon XIII, D. 1938 A.
(39) H. de Lubac, *La recherche de l'homme nouveau*, dans les *Etudes*, 1947, p. 3 et suiv.
(40) *Documentation Catholique*, 1949, p. 522.
(41) Léon XIII, *Rerum Novarum*, Lettres Apost., III, p. 47.
(42) *I Cor.*, III, 9.

ne se fait point avec des mots, des doctrines, des propagandes, e. se fait avec des liens spirituels. Or ceux-ci s'ébauchent au mieux quanc des hommes avec d'autres hommes vivent une expérience commune, l'expérience d'un amour, d'un souci, d'un malheur, d'un bonheur, d'une haine, l'expérience d'un travail commun. Et parmi toutes ces expériences, c'est le métier qui le plus fréquemment et le plus simplement rapproche les hommes et leur découvre réciproquement ce qu'ils sont. Dépouillant l'homme des conventions, lui arrachant son masque, le travail permet un contact plus naturel et plus vrai, la fraternisation commence, sinon la fraternité.

Auxiliaire de Dieu, le travail l'est encore, parce qu'il est l'ingrédient nécessaire au développement de la personne humaine.

Quand il ouvre les yeux à la lumière pour la première fois, l'enfant est personne humaine. Mais la personne, en ce bébé, plus encore que ses membres, est enveloppée de langes, embarrassée en toutes sortes d'instincts tyranniques. Pour se délivrer, se personnaliser, l'action est nécessaire, celle du jeu, travail de l'enfant, et celle du travail, jeu de l'homme. Dans la tâche, l'enfant et l'homme prendront conscience de ce qu'ils sont : d'une part, soumis à la nature dont ils ne peuvent s'évader, d'autre part supérieurs à elle cependant, puisqu'ils peuvent ne jamais s'avouer vaincus par les résistances qu'elle leur oppose. Dans le travail, c'est donc l'homme plus que la matière qui prend forme (43). Menacé à chaque instant par le déterminisme, le travailleur se fait résistant au déterminisme, dirigeant du déterminisme et, par là, il se découvre autre que la nature (44). Il devient personne, car il prend mesure de sa grandeur qui est liberté, de sa misère qui est dépendance.

Le travail est donc l'éducateur de la personne. La sagesse des peuples le sait bien : l'oisiveté n'est pas une méthode pour « élever » les enfants. Et, par une expérience contraire, il est avéré que certains métiers créent des « personnalités », tandis que d'autres — fonctionnaire, par exemple — tendent à devenir synonymes de rouage matériel.

Agir, faire, produire, travailler, mots magiques dont s'enchante la pensée moderne. Elle s'en enchante à tel point qu'aucun conducteur de peuples, en ces dernières années, ne s'est privé de les faire miroiter aux yeux des foules. La pensée spontanée de nos contemporains est-elle donc si fausse ? Non pas, car il est bien vrai que l'activité du travailleur manuel ou intellectuel élabore un monde, une société, la personne même des êtres humains. Les philosophes, après Hegel, l'ont dit à leur manière : « l'homme naît et se réalise dans ce qui est autre par rapport à lui, dans ce qui le nie et ce qu'il nie et qui cependant lui est intimement uni, la nature. Mêlé à elle, cependant peu à peu puis-

(43) Cfr Hegel, *La Phénoménologie de l'Esprit,* trad. Hyppolite, I, p. 164-165, 259.

(44) Cfr H. Lefebvre, *Le marxisme dialectique,* 1939, p. 133.

sant sur elle, il se crée une nature humaine » (45). Dans un autre style, Léon XIII avait rappelé que le travail des hommes est le gage de leur développement personnel (46). Pie XI (47) et Pie XII (48) le répètent à leur tour.

Mais peut-être fera-t-on ici une difficulté. On consentirait volontiers à voir l'homme se mettre au travail quotidien, travail nourricier, mais on consent moins volontiers à voir l'humanité se jeter dans un labeur effréné, renouveler sans cesse ses inventions, ne plus laisser à ses œuvres le temps de vieillir paisiblement.

Il n'est pas dans notre rôle de faire l'apologie ou de prononcer la condamnation du monde moderne, de son rythme accéléré et de ses inventions. Ce sont là exercices de rhéteur; ils ne sont pas trop difficiles. Nous n'avons d'autre dessein que d'attirer l'attention sur ce qui est certain. Or, le travail créateur, comme le travail nourricier, est un devoir, on n'en peut douter. Se dérober à ce devoir ce serait être infidèle à sa propre nature. L'homme est roi; qu'il règne donc (49). Dieu, en effet, a imprimé en l'homme sa propre image (50), c'est-à-dire l'image d'un Dieu créateur (51). L'homme est donc créateur, créateur au petit pied, mais créateur tout de même; il se doit et il doit à Dieu d'exercer son talent. Ce talent devient avec le temps de plus en plus impressionnant, car plus il va, plus il réussit. Comme Dieu faisait l'homme à son image, ainsi l'homme tente de faire le monde à son image (52). C'est pourquoi il essaie de construire des êtres intelligents, un peu comme lui, habiles, un peu comme lui : c'est l'ère des robots, êtres inanimés à qui l'homme insuffle pour ainsi dire des instincts, des désirs, et qui les réalisent.

Que cette puissance créatrice soit présage de bonheur ou de cataclysme, que l'homme, pour l'exercer, s'y prenne fort mal, nous n'avons pas à en décider en dernière instance, et nous devons seulement constater que l'exercice de ces facultés créatrices est l'exercice d'un devoir naturel.

---

(45) H. Lefebvre, *ib.*, p. 135.
(46) Enc. *Immortale Dei*, D. 1879.
(47) Enc. *Quadragesimo anno*, dans les *Actes de Sa Sainteté Pie XI*, VII, p. 165.
(48) *Message de Noël 1942*, dans les *Acta Apost. Sedis*, 1943, p. 20.
(49) S. Grégoire de Nysse, *De hom. opif.*, *P.G.*, XLIV, 132 D, 264 D, etc...
(50) *Gen.*, I, 27.
(51) La tradition chrétienne a vu parfois dans l'« image de Dieu » une participation à la vie Trinitaire. Cette expression est entendue plus souvent de la participation aux attributs métaphysiques de Dieu. — Cfr S. Thomas, *I*, q. 93, a. 7, c. — S. Cyrille d'Alexandrie, *Glaph. in Gen.*, *P.G.*, LXIX, 20 B-C. — S. Grégoire de Nysse, *De hom. opif.*, *P.G.*, XLIV, 136 C, 137 ABC.
(52) De ce point de vue la conduite de l'homme à l'égard des animaux est révélatrice. L'homme essaie de faire des animaux ses compagnons, ses familiers; il les « apprivoise », il les « domestique ».

Tel est le panorama du travail humain. Nécessité, instinct, plaisir parfois, le travail est mieux et plus. Il est, sur la terre remaniée constamment, l'enfantement laborieux de la société humaine, des personnes. Si le travail est un devoir, il l'est pour toutes ces raisons à la fois ; si Dieu en fait un commandement, c'est parce qu'il en attend un résultat positif : l'aménagement de la création matérielle et humaine par les mains de l'homme.

* * *

Cette fonction, si admirable soit-elle, nous semblerait bien mesquine, si le labeur des hommes n'avait aussi la charge de collaborer à la création du monde surnaturel. Celui-ci, comme le monde naturel, demeure inachevé au sortir des mains de Dieu, « *donec occurramus omnes... in virum perfectum, in mensuram aetatis plenitudinis Christi* » (53). Tout cela est à venir : « *crescamus* », dit saint Paul.

Le baptême fait d'un enfant vagissant un chrétien. Le principe de la vie lui est donné, mais le déploiement est pour demain, pour beaucoup plus tard encore. Pour devenir chrétien, il ne suffira jamais de s'abandonner à la puissance du germe initial, ou même de penser le christianisme, il faut le « faire » dans le concret. Le concret, c'est la vie, c'est le travail, c'est là que le chrétien va choisir Dieu plus réellement, plus intensément, soutenu par la grâce.

Comment le travail sera-t-il le collaborateur de la création surnaturelle ? La première et la plus simple raison est que le travail est nécessaire à l'équilibre humain. Appelé par la nature même de l'homme, il ne peut manquer sans que soit faussé le jeu de la nature. On sait, par exemple, ce que devient le chômeur permanent. Et si le jeu de la nature est entravé, on ne voit guère comment la grâce pourrait trouver en règle ordinaire dans une nature diminuée un terrain favorable à son expansion. Aussi le travail, élément nécessaire de l'équilibre humain, est-il une condition du devenir chrétien, condition toute négative, on vient de le voir, car sa contribution, si elle n'est pas nulle, consiste seulement à écarter certains obstacles à la grâce, d'ordre psychique ou moral.

Cependant le rôle du travail ne se réduit pas à cet aspect élémentaire, il coopère plus intimement à l'« éducation » chrétienne, parce qu'il est le lieu d'une option.

Dès que l'homme se met à sa besogne, celle-ci lui apparaît sous un double visage. Tantôt c'est le visage de la peine : « tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ». Et il ne faut pas beaucoup d'expérience du travail, manuel ou intellectuel, pour savoir les ressources infinies que présentent les métiers humains pour l'ennui, la fatigue, l'énervement ou l'abrutissement. Avec le travail s'élève le premier murmure

(53) *Eph.*, IV, 13 et suiv.

de la révolte ou les premières insinuations de la lâcheté. Ce n'est pas toujours dramatique et nos familiers n'en font souvent qu'une épreuve assez douce. C'est déjà pourtant la porte ouverte à la non-générosité ou à l'insurrection, d'autant plus que l'on garde une lucidité plus entière sur les hommes et sur le monde. Tantôt le travail a le visage d'un séducteur : il promet l'argent, la puissance ou la jouissance. Le travail se fait alors le complice du désir des richesses, il ouvre aux appétits des perspectives enchanteresses. En se mettant au service du « soi », le travail soutient la frénésie de possession ou de domination. C'est encore le visage d'un séducteur que présente le travail, quand il nous renvoie l'image avantageuse de nos talents. Il donne à la vanité, à l'orgueil des pièces justificatives. Cuisinier ou philosophe, modiste ou théologien, chacun les trouve dans sa besogne.

Ainsi donc, avec le travail, s'élève la voix des démons familiers : orgueil, égoïsme, révolte et bien d'autres, car leur nom est « Légion ».

Mais, c'est aussi dans le travail que le plus ordinairement et le plus simplement s'élèvent d'autres voix, toutes spirituelles.

Si la tentation de paresse ou de révolte vient à nous mêlée à nos besognes, celles-ci nous offrent aussi la tentation de la conscience professionnelle, en dépit des fatigues ou des passe-droits, la tentation de charité pour le prochain, la tentation d'humilité, soumission à nos devoirs quotidiens. Sans doute, la tentation de jouissance monte, mais aussi la tentation de détachement, quand le père de famille travaille, sans songer à lui, pour les enfants qui l'attendent. La tentation d'orgueil est toujours à la porte, mais aussi la tentation d'humilité, le sentiment de ce « rien » qui est notre métier, raboter ou écrire des livres, dont la trace à la surface du globe est à peu près invisible à tous, sauf à Dieu.

Tentation d'humilité et de charité, tentation d'orgueil et d'égoïsme, tels sont les deux pôles d'attraction dont l'influence divise « les Travaux et les Jours » de l'humanité. Aussi le travail est-il le temps de l'option, le lieu de la grâce, acceptée ou refusée, le signe de contradiction.

Mais, dira-t-on peut-être, est-ce toute la collaboration que l'on espérait du travail pour la création du monde surnaturel ? Quelle alliance voit-on entre le travail et la grâce ? Ne faut-il pas plutôt parler d'obstacle à la grâce, de difficulté, de tentation ?

Il est vrai et l'on n'en disconvient point, le travail n'a pas le pouvoir de nous procurer immédiatement les valeurs divines ; il ne peut que les découvrir, les dévoiler un peu, les présenter à notre choix, mais à travers le renoncement. C'est ainsi d'ailleurs que l'homme s'approprie toutes les valeurs : il faut les choisir et, pour les choisir, il faut renoncer, répudier l'attirance contraire. Plus hautes sont les valeurs, plus difficiles sont les ascensions exigées. En les révélant, le travail se fait l'agent de la conquête surnaturelle de l'homme sur lui-même.

Alors se construit lentement le renoncement au péché, l'adhésion à la charité, d'autant plus solidement que l'option se renouvelle. Le travail devient ainsi l'épreuve du consentement aux valeurs surnaturelles. Il est la condition de leur apparition, la condition du choix qui les retient ou qui les rejette (54).

C'est ici que nous rencontrons une pensée chrétienne. L'Eglise croit et affirme que la souffrance née du travail est l'expiation du péché (55). En général, on entend par le mot « souffrance » la fatigue physique ou intellectuelle; c'est elle qui est l'expiation du péché. Et cela est exact. Mais cela est encore bien plus vrai si l'on remarque que la douleur physique ou intellectuelle est le signe d'une douleur spirituelle plus profonde, que l'on a essayé de décrire précédemment. Elle consiste dans le renoncement au péché, au « soi » tout naturel pour adhérer aux valeurs divines. C'est la douleur spirituelle qui accompagne le choix où l'être humain s'engage tout entier, en pleine conscience, en pleine liberté, pour créer en lui-même, Dieu aidant, quelqu'un de plus haut que lui-même.

Cet événement spirituel et douloureux constitue la véritable expiation du péché. Mais, on le voit immédiatement, cette douleur intérieure, qui est l'expiation du péché, n'est pas une punition infligée arbitrairement par un Dieu offensé, dont les décisions resteraient totalement impénétrables et par là même odieuses. La douleur est bien, dans notre travail, la conséquence du péché; à ce titre, elle en est la punition, mais elle est une punition miséricordieuse, un juste châtiment, mais inventé par la Sagesse et la Charité divines, puisque la souffrance est la condition de l'arrachement au péché, puisqu'elle contribue positivement à cet arrachement (56).

En effet, si d'un côté la douleur du travail nous est un mal, elle nous est aussi un bien, c'est-à-dire, l'occasion multiple — avec la grâce de Dieu — de nous détacher, de reconnaître la charité, de forger un réel consentement à l'Amour. Alors que le péché nous écarte de Dieu, le travail, à cause de la souffrance qu'il entraîne, est la possibilité toujours ouverte de trouver Dieu, de s'attacher à lui réellement.

Ce que pense l'Eglise est donc bien vrai : la souffrance dans le travail est la punition du péché, mais c'est une punition-guérison, c'est déjà le salut qui commence. Aussi la pensée chrétienne déclare-t-elle, unanime : le travail est l'expiation du péché; cependant, il n'est pas seulement une punition vindicative, mais une punition salvifique, ouvrant le chemin vers Dieu.

---

(54) On pourrait exprimer cela sous une forme plus précise : condition extrinsèque à l'acquisition des valeurs surnaturelles.

(55) Pie XII, *Message de Noël 1942*, dans les *Acta Apost. Sedis*, 1943, p. 20. — Léon XIII, *Rerum novarum*, dans les *Lettres apostol.*, III, p. 31. — S. Thomas, *I^a II^ae*, q. 85, a. 5, c; *I^a*, q. 102, a. 3, c.

(56) Comme la mort. Cfr S. Cyrille d'Alexandrie, *Glaph. in Gen.*, *P.G.*, LXIX, 24 D.

Dès lors, le travail, accueilli dans ces perspectives, cesse d'être ce qu'il est seulement pour l'homme naturel : nécessité, instinct, instrument de domination ou de jouissance. Dès lors, les métiers quotidiens nous mettent au service de la charité : charité à l'égard de Dieu, puisque nous le choisissons réellement dans notre activité laborieuse ; charité à l'égard de nous-mêmes, puisque nous acceptons notre condition humaine et surnaturelle ; charité enfin à l'égard de tous ceux à qui est profitable notre tâche quotidienne.

Le travail est donc devenu le lieu de la charité et de la grâce, il devient le temps où elles trouvent à s'exercer et à se développer. Ainsi, au jour le jour, le Corps mystique du Christ reçoit des hommes au travail un afflux de richesses. De ces trésors de charité, gagnés chèrement au cours de nos existences, Dieu fait le salut temporel et spirituel de nos frères, à l'heure et par les moyens qu'il veut. Là encore, la pensée chrétienne est dépourvue d'hésitation ; elle sait que le travail accompli pour Dieu est méritoire, qu'il valorise le monde surnaturel des âmes, qu'il fait la Jérusalem céleste.

Arrachement au péché, enracinement dans la charité, le travail, sous la motion de l'Esprit de Dieu, en devient l'occasion, la condition, l'exercice, le développement. Or, c'est là toute la substance du salut, de la Rédemption pour les individus et pour les sociétés. Aussi l'Eglise affirme-t-elle que le travail est rédempteur. C'est dire que le labeur des personnes et des nations se mêle au mouvement historique qui s'ébranle à l'origine des temps pour ramener toutes les races de la « région de dissemblance », le péché (57), à la terre de ressemblance, la charité. C'est dire que le travail, à son degré, participe à la poussée millénaire qui mène les hommes du Paradis perdu au sacrifice du Calvaire, pour aboutir un jour, quand Dieu le voudra, à la résurrection d'entre les morts. *(A suivre).*

Enghien. André DE BOVIS, S. I.

(57) Expression de S. Bernard. Cfr E. Gilson, *La théologie mystique de S. Bernard*, 1934, p. 65 et suiv.